



HAL
open science

L'Antiquité dans Planète sans Visa : culture sans visa, ou passé desséché ?

Gabrielle Frija

► **To cite this version:**

Gabrielle Frija. L'Antiquité dans Planète sans Visa : culture sans visa, ou passé desséché?. Cahiers
Jean Malaquais, 2013. hal-01396596

HAL Id: hal-01396596

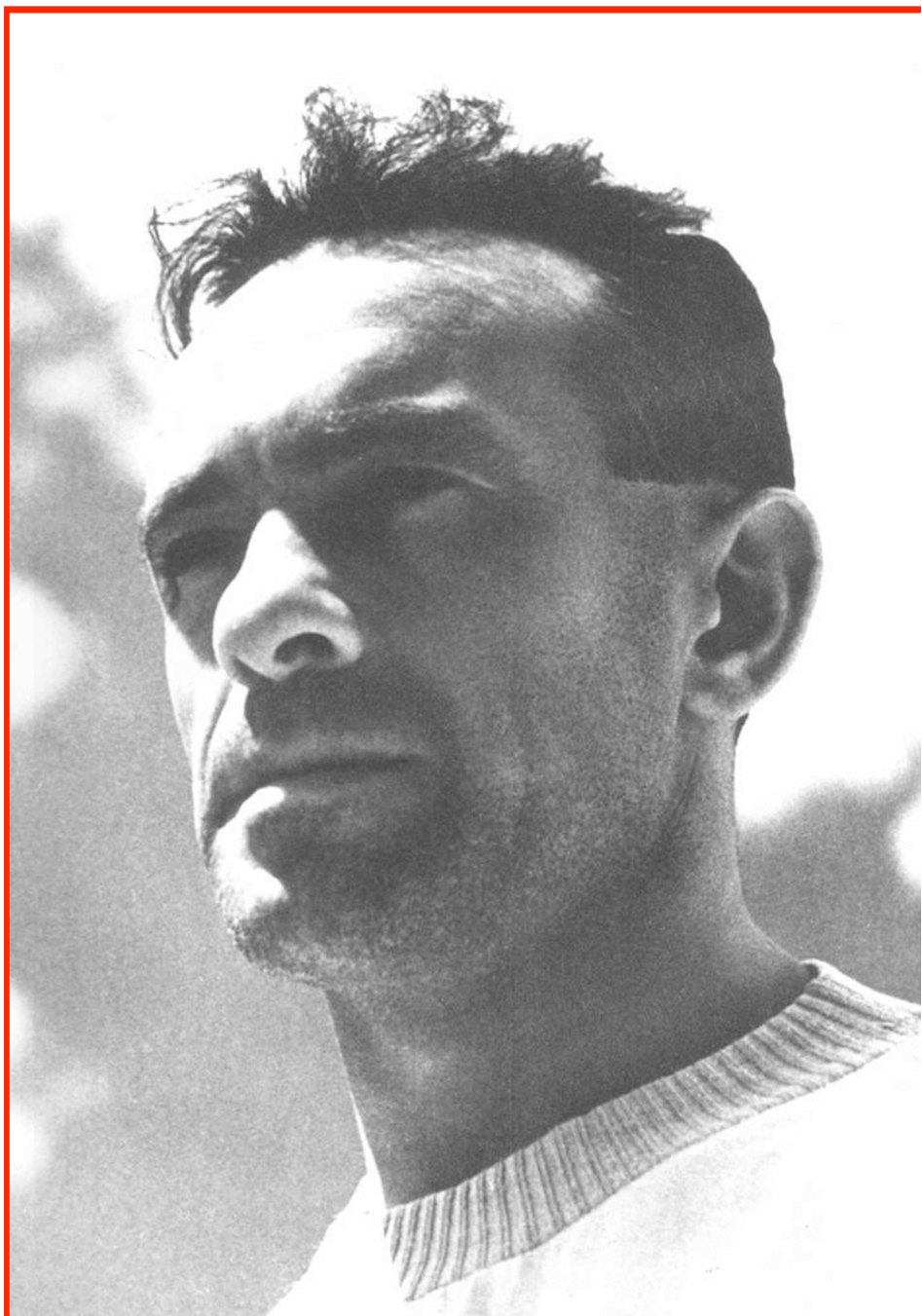
<https://hal.science/hal-01396596v1>

Submitted on 18 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cahier Jean Malaquais



n°3
2013

Cahier
Jean Malaquais

N°3

MARS 2013

L'Antiquité dans Planète sans Visa : culture sans visa, ou passé desséché ?

Gabrielle Frija

Parmi les nombreux personnages qui gravitent à Marseille dans Planète sans Visa, le Colonel occupe une place particulière : il ouvre et ferme le roman, étant présent aux premières comme aux dernières pages. Désigné comme « l'homme », il est le premier personnage à entrer en scène. Or, toutes ses apparitions, à une exception près, s'accompagnent de références à la culture classique et, plus particulièrement, à l'Antiquité. Dans le premier dialogue dans lequel il intervient, le personnage parle à Emilio l'Espagnol et à Mme Babayu par citations de Virgile²⁵. Les discours du Colonel sont émaillés de références, comme dans cette réflexion au sujet de Marianne : « Elle, l'Infanta Incantada, s'il avait été Caligula, il en aurait fait sa perruche du dimanche »²⁶. Il est une exception à cette association systématique du personnage et de l'Antiquité, et elle est de taille : dans les dernières pages du roman, le dernier dialogue entre le Colonel et Aldous Smith est exempt de toute référence classique. Lorsque Smith lui demande : « Vous, Colonel, que comptez-vous faire ? », le Colonel répond : « Moi ? Mais jouir de la vie. Je suis jeune, le spectacle est grand, l'avenir est grandiose. »²⁷ Quel rôle l'Antiquité du Colonel joue-t-elle donc dans la construction du roman et que signifie sa disparition à la dernière page du roman ? Comment Malaquais le « rebelle » utilise-t-il la culture dite « classique », celle que l'on apprend lorsque l'on fait partie de la bonne société et que l'on fait ses humanités ?

²⁵ Jean Malaquais, *Planète sans visa*, Phébus Libretto, Paris, 2009, p. 29.

²⁶ *Ibid.*, p. 32.

²⁷ *Ibid.*, p. 554.

L'Antiquité du Colonel

Dans *Planète*, le Colonel incarne l'humanisme européen dans toutes ses dimensions. Cet humanisme range Dante et la Bible, du moins dans une lecture intime et non dogmatique, aux côtés des grands noms classiques que sont Aristophane, Démosthène ou Cicéron. Racine a droit aux mêmes honneurs et côtoie les classiques dans la bibliothèque du Colonel, dont l'appartement est rempli de livres²⁸. L'Antiquité du Colonel est christianisée et pacifiste, telle que l'ont construite les humanistes des XVe et XVIe siècles. Elle est une composante du « vieil humanisme chrétien » qui recule face au « paganisme de la race », comme l'explique le Colonel au père Cruque²⁹. Les moines et le Colonel partagent d'ailleurs l'amour des langues anciennes : le Colonel enseigne le grec et a pour élève d'épigraphie latine le père Cruque. Dans ce monde en guerre, le fait de consacrer des heures à des plaisirs érudits crée une complicité entre ces deux personnages. Décalés par rapport au présent, tous deux sont reclus, dans un couvent ou dans le passé ; ils se retrouvent autour d'une discipline étrange, « l'épigraphie latine », ce qui consiste essentiellement à lire des textes funéraires vieux de près de 2000 ans. Leurs engagements sont assez proches : on ne connaît pas leurs opinions politiques et ils consacrent leurs ressources à mettre à des gens à l'abri, en aidant financièrement l'ERC pour le Colonel, en cachant des enfants pour le père Cruque. Ce sont des engagements humanistes qui ne sont pas justifiés par une théorie politique.

L'Antiquité est une protection intellectuelle et sentimentale pour le Colonel. Mais au cours du roman, cette protection se fissure et, finalement, il la laisse de côté. Le contraste est remarquable entre la première et la dernière apparition du personnage : à la première page du roman, le Colonel « grommelle » contre « les inépuisables relents de peste

²⁸ *Ibid.*, p. 50-52.

²⁹ *Ibid.*, p. 149.

et de mort aux rats [de Marseille], relents qui semblaient remontent au temps mythique des Phéniciens aventureux qui les premiers débarquèrent sur ces côtes »³⁰. Rejeter Marseille, fondation phocéenne, dans l'antiquité encore plus ancienne des Phéniciens, c'est renforcer un peu plus l'éternité de sa saleté. Le passé est présent parce qu'il n'a pas vraiment disparu : les choses n'ont pas changé depuis des millénaires. Plus loin - sans lien avec le personnage du Colonel - la conquête allemande ne fait que prendre la suite de Vercingétorix, des Romains et des Germains³¹, et les vérificateurs d'identité sont des Sisyphe réincarnés³². Le monde est vieux et répétitif ; il est sanglant « depuis Rémus et Romulus », dans une réflexion du Colonel qui convoque Diogène et Platon aux côtés d'Attila et de Torquemada, comme pour dire l'éternel échec des philosophes et des humanistes. Le souvenir du désastre de Caporetto et de l'impuissance du Colonel, médecin pendant la première guerre mondiale, n'est qu'une répétition des guerres antiques (« comme déjà les Gallien et les Celsius au temps suave des lance-pierres et de la préanesthésie »)³³.

La référence à l'Antiquité est donc une façon d'exprimer des permanences, avec ce que cela a d'écrasant, mais aussi avec ce que cela a d'humaniste : certes, les hommes ne sont pas meilleurs dans les années 1940 qu'aux premiers siècles de notre ère mais, en même temps, l'homme de 1942 se reconnaît dans celui de 150 après J.-C.

L'humanisme n'est d'ailleurs pas toujours sérieux. Il peut être léger, et le Colonel potache dans ses conversations avec Emilio l'Espagnol. Tous deux s'amusent de leurs rôles respectifs d'érudit et de brute, rôles qui ne sont, pour l'un et l'autre, que des masques : « c'était leur façon habituelle de se saluer, l'un s'amusant à citer les Anciens, l'autre à faire la bête ». Pittacos

³⁰ *Ibid.*, p. 27.

³¹ *Ibid.*, p. 83.

³² *Ibid.*, p. 211.

³³ *Ibid.*, p. 145-147.

de Mytilène, l'un des sept sages de la Grèce, devient pour Emilio une bête étrange ou une maladie bizarre, « Psitaccose de Méthylène » et le Colonel s'amuse à accumuler les références les plus hétérogènes, à la fois par coquetterie et par jeu : « Par parenthèse, permettez-moi de vous dire que je trouve votre Aphrodite plutôt remarquable. Pourtant, souvenez-vous de Suétone : hâte-toi lentement... Quant à Solon d'Athènes, que vous semblez avoir fréquenté, ne vous a-t-il pas conseillé, lui, de ne rien faire à l'excès ? »³⁴.

Avec Emilio, l'érudition antique est le rôle convenu et drôle du Colonel. Mais c'est aussi une langue de communication entre l'Italien et l'Espagnol réfugiés en France, un jeu commun, un jeu sans patrie. Car au milieu de tous ces personnages sans attache nationale, la culture classique tient véritablement le rôle d'une patrie pour le Colonel. Pour lui, c'est en elle que se trouve l'identité, la profondeur temporelle, et c'est elle qui ouvre la possibilité du partage. Ce qui se décline sur un mode léger avec Emilio fonde le grave entretien avec le père Cruque quand il va le voir pour cacher des Juifs avant la rafle : c'est le « vieil humanisme chrétien » qui fournit à l'athée un langage commun avec le moine. C'est encore lui qui permet de se comprendre tout en préservant la discrétion d'une conversation politique lors de la rencontre avec Audry - ce que Smith, qui ne maîtrise pas ces références, comprend d'ailleurs mal : lui seul se demande qui sont Ésaü et Probus et s'inquiète de savoir s'ils ont donné des nouvelles³⁵. Le Colonel et Audry, eux, n'ont pas besoin d'explicitement cette parabole qui associe un personnage biblique et un empereur romain.

Ainsi, l'Antiquité classique du Colonel, au même titre que la Bible, est un réservoir de maximes et d'explications du monde, une langue qui permet à ceux qui la maîtrisent de se parler sans danger et de rire ensemble. L'auteur le plus fréquemment convoqué est Cicéron, pour ses conseils sur

³⁴ *Ibid.*, p. 141-142.

³⁵ *Ibid.*, p. 283-291.

la frugalité comme pour ses méditations sur le poids respectif des armes et des mots. Suétone, Aristophane et Virgile interviennent également ; les mérites d'un orateur se mesurent à ceux de Démosthène. Classiques des classiques, tous ces auteurs sont des réservoirs de versions latines et grecques dans les collèges et les lycées du début du XXe siècle, ceux avec qui l'on grandit lorsque l'on fait ses humanités. Il ne semble pas y avoir dans le choix des références du Colonel d'autre cohérence que l'appartenance au corpus classique, sauf peut-être dans le cas de Cicéron, intellectuel plongé dans de violentes guerres civiles, symbole de l'échec de la raison face aux armes et auquel le Colonel s'identifie visiblement.

La présence du corpus classique et d'un humour potache chez Malaquais fait probablement écho à une partie de son enfance : son père était professeur de latin et de grec à Varsovie. Il a donc dû baigner dans cette atmosphère scolaire et a lui-même suivi les cours de son père pendant deux ans. Il a déclaré à ce sujet : « Il y avait un silence de mort dans sa classe. Il lisait Lucrèce... Tout le monde avait peur de lui. Moi, ça m'emmerdait ». Le Colonel est ainsi une figure paternelle traitée avec et tendresse et qui, comme le père de Malaquais, vit entouré de livres³⁶.

L'Antiquité du Colonel est donc un filtre du présent, pour un personnage dont l'engagement est avant tout humaniste et qui se pense comme un continuateur et un héritier.

L'impuissance de Cicéron

Mais les maximes antiques se heurtent à la réalité et montrent toutes leurs limites lors d'une conversation décisive. Dans le dernier dialogue entre le Colonel et sa petite-fille Gervaise / Karen, le Colonel échoue tristement ; il ne sait rien répondre au récit de la demande en mariage, du

³⁶ Geneviève Nakach, *Malaquais rebelle*, Le Cherche Midi, Paris, 2011, p. 36-37.

mensonge, du désarroi de Karen. Dans ce dialogue, le Colonel parle peu, et mal, caché derrière un Cicéron de mauvaise foi : « Si j'étais Marcus Tullius Cicéron, remarqua doucement le Colonel, je dirais qu'il est dans l'ordre que la loi se taise quand les armes parlent »³⁷. L'avocat romain avait prononcé cette phrase pour justifier un meurtre commis par son client dans un plaidoyer de commande, en pleine guerre civile³⁸. Le Colonel répond par la phrase de Cicéron à la dernière phrase de Karen à propos de Pontillac : « Décidément, je finirai par le convertir en hors-la-loi ». Il ne dit donc rien sur l'essentiel, le danger que court Karen et l'ambiguïté de ses relations avec Pontillac. Sans doute utilise-t-il le nom complet de Cicéron pour se laisser un peu plus de temps pour répondre. Mais son embarras n'en est pas diminué. Lorsque Karen l'interroge directement sur ce qu'elle doit faire (« Aussi, à ma place, petite fille d'un vieux don Juan, séducteur d'opulentes Américaines, que ferais-tu ? »), le Colonel ne sait que dire : « Je... je tâcherais de ne rien faire que je n'aurais bien pesé ». D'un Cicéron peu convainquant, on est passé à l'aveu qu'aucune maxime antique ne saurait répondre à la réalité présente, la détresse de Karen.

Après cette discussion, le Colonel n'apparaît plus qu'à une reprise, lors de la conversation avec Audry, avant de réapparaître dans les dernières pages du roman. Mais la question de l'Antiquité est sèchement réglée par Marc Laverne, cité par Yvonne. Et si le Colonel n'est pas présent à ce moment-là, la déclaration de Marc Laverne me semble éclairer l'impasse dans laquelle se trouve le vieil humaniste : « Et d'abord je rejette la loyauté envers les morts. Pas de pieux souvenirs, pas de culte macabre au coin de notre calendrier. Entre les dieux lares et nous il y a eu, disons, la révolution industrielle. L'enseignement des maîtres, leurs idéaux qui se transmettent à travers les ans, n'ont rien de commun avec leur dépouille »³⁹. Dans ce passage, Laverne parle certes du culte de Lénine, cette « nécrophilie

³⁷ *Planète sans Visa (op. cit.)*, p. 265.

³⁸ Cicéron, *Pro Milone*, IV.

³⁹ *Planète sans Visa (op. cit.)*, p. 403.

honteuse », voire de sa propre mort après laquelle Anne-Marie doit être libre ; mais ce sont bien les dieux lares romains, dieux du foyer et de la permanence, dont il rappelle la mort depuis « disons, la révolution industrielle ».

L'opposition entre les attitudes du Colonel et de Laverne peut se résumer ainsi : Laverne n'a rien contre le fait d'être attaché aux idées de maîtres morts, mais il n'a aucune proximité affective avec eux et ne leur accorde aucun respect religieux. Le Colonel, lui, voit dans les Anciens non seulement des dispensateurs de sages maximes, mais aussi des amis. Il ne convoque pas seulement des idées, mais des êtres (« Aristophane, fils de Philippos, n'a jamais eu d'ami plus indéfectible que moi ») pour lesquels il a de l'estime et de l'affection⁴⁰. Mais ces êtres ne l'aident pas et peut-être même l'éloignent d'un être réel, Karen, à qui ils n'ont rien à dire, parce qu'ils sont morts : seul le Colonel pourrait lui parler et, au lieu de cela, il se réfugie derrière une maxime de Cicéron qui pourrait justifier n'importe quel acte en n'importe quelle circonstance, du moment que c'est la guerre.

À la lumière de cette conversation avec Karen, comment comprendre l'absence de référence antique lors de la dernière apparition du Colonel à la fin du roman ? Deux hypothèses me paraissent envisageables. Au moment où tout s'effondre encore un peu plus et où les différents personnages fuient Marseille, le Colonel est étonnamment joyeux. Il regarde vers l'avenir, et il n'a pas besoin des Anciens pour cela. Son optimisme lui permet de se passer de l'Antiquité, des amis qui n'en sont pas et des maximes qui n'ont pas aidé Karen. Lorsque le Colonel dit « Je suis jeune, le spectacle est grand, l'avenir est grandiose », il exprime, pour une fois dans le roman, une idée sur la vie présente sans se cacher

⁴⁰ *Ibid.*, p. 50 ; voir aussi p. 276 à propos de Cicéron.

derrière les morts antiques. Mais cette joie peut aussi être lue comme une fuite : l'humanisme du Colonel était le fondement de son engagement. L'abandon de l'Antiquité est peut-être le signe du renoncement à l'action de ce personnage qui, dans tout le roman, a gardé ses distances avec le reste des protagonistes, y compris avec sa petite-fille à qui il n'a finalement rien su dire, mais pour qui l'humanisme maintenait malgré tout un lien avec les vivants.

Culture sans visa ou vaine amitié avec des morts, la culture classique le conduit dans le deux cas à se retirer du monde.

SOCIÉTÉ JEAN MALAQUAIS

COTISATIONS ET ABONNEMENTS

Membre actif + Cahier annuel : 15€

Membre honoraire + Cahier annuel : 20€

RÉGLEMENTS

Par chèque libellé à l'ordre de la Société Jean Malaquais et envoyé au trésorier :

Société Jean Malaquais

115 rue de Reuilly

75012 Paris

Publication annuelle

ISSN : 20109 - 4736

Directeur de publication

Geneviève Nakach

Composition et mise en page

Gabrielle Frija

Franck Laurès

Imprimé par Eric Laffitte

AGL

Rue du Lantissargues

Z.A. de Maurin

34970 LATTES Cedex

Société Jean Malaquais

115 rue de Reuilly

75012 Paris

contact@malaquais.org

<http://www.malaquais.org>

Publication annuelle
ISBN : 9782953631630

Prix : 10€
ISSN : 20109 – 4736

